

of “meaningful bodies,” which comprehends the material and symbolic nature of bodies, as they are historically carriers of the hegemonic cultural signifiers and can, in turn, transform them or create new ones. On the other hand, in her analysis of the participating observation and its embodied character, Citro states that ethnography involves both a factor of distance (observation) and of closeness (participation). In order to analyze the meaningful bodies, the author chooses a methodological approach – ethnography *of* and *from* the bodies – which implies a dialectical opposition of two traditions in the study of the bodies: Merleau-Ponty’s phenomenology and its incorporation to anthropology with the line that Ricoeur called “hermeneutics of suspicion” (Marx, Nietzsche, and Freud and their followers). The model of closeness-participation rooted on the first tradition describes the practices of different social actors as well as the meanings they give to them. And then she focuses on the movement of distance-observation implied in the hermeneutics of suspicion in their attempt to explain the role of prior conditions in the construction of those discourses and bodies we ethnographers encounter in our fieldwork. A final synthesis shows how those meanings and practices, in their historical context, acquire new configurations and meanings in the dynamics of social life.

This first journey contains a provocative hypothesis – namely, there is a common experience of corporality with two dimensions. One is the indivisibility of the subject from the world, stated by Merleau-Ponty in his study of body perception, and the other the recognition of the body as the *locus* of the force that drives the subject to transform the world, described by Nietzsche in his studies on the power of will. Citro finds these experiences in her ethnography of the Toba – the first in their representations and the second in their ritual dances.

The second journey takes us through the main historical processes of the Toba in order to explain their present situation. Rather than ethnohistory, it is a genealogy of the Toba bodies and imaginaries which helped in the successive formation of four imaginaries (hunters-warriors, rural workers, *evangelios*, and Peronist) identified by Citro as the foundations to understand the past and present identity disputes of these groups, and revealing the symbolic matrix on which they are based.

The hypothesis here states that the aboriginal religious movement called *Evangelio* has favored the conflictive social reproduction of the *qom*, in a pendular oscillation between integration with and autonomy from the white world.

The third journey describes and explains the role of the meaningful bodies in Toba ritual performances and everyday life. Her hypothesis is that the ancient aboriginal rituals have coalesced at present in the *evangelio* rituals, while these cults also allow the appropriation and reelaboration of different elements from mainstream society. As a complement to this hypothesis, Citro claims that the conflictive diversity of the *Evangelio* churches causes a dynamic complex of relationships and power struggles according to the ritual role of each gender and age group. Because age and gender roles are crucial in

their celebrations, this last journey moves through the adult-elders, youngsters, and women performances in the *Evangelio* rituals. Although among the Toba the elders are the natural political and religious leaders, both youths and women dispute their power. Therefore, Citro points out that while those four imaginaries are key to the self-adscription of Toba identity, they are constantly in question, producing peculiar appropriations of these meanings that are inscribed on the perception of their corporality: “powerful” elders, “interstitial” youths, or “threatening” women.

“The Comeback” is the epilogue of this journey. Just as the book starts with the words of a Toba interviewee (Pablo Vargas), it ends also with a fragment on the history of his people written by him. Citro explains why. In the Hegelian system the final synthesis is attained through a comeback on itself. In ethnography this implies a return to the fieldwork, and that is why her book ends at the point where Vargas starts. And they (not the author) are telling us here that it is time to quit *contemplation* and *do something* so that the voices of others may be heard.

This work is most relevant not only for the so called “Anthropology of the Body” but also for anyone interested in cultural dialogue and leveling social disparities. However, if this text has an impact on us, we know we must wait for the others’ synthesis. Rodolfo Puglisi

**Clavandier, Gaëlle** : Sociologie de la mort. Vivre et mourir dans la société contemporaine. Paris : Armand Colin, 2009. 256 pp. ISBN 978-2-20035-543-2. Prix : € 25.90

Thanatos, il y en a tant qui ont voulu l’êtreindre depuis quelques décennies, de Thomas à Baudry, d’Ariès à Déchaux, de Ziegler à Javeau ! Elle a laissé faire, sans meurtrir personne. Gaëlle Clavandier, dont la thèse de doctorat portait sur “La mort collective. Pour une sociologie des catastrophes” (Paris 2004), émerge désormais glorieusement du flux des thanatologues. Elle les examine, les synthétise, les réutilise, les critique, les pondère, les répare, les remet à leur place. L’attention se porte surtout aux regards et comportements actuels face à la mort, en saisissant leurs aspects pragmatiques et symboliques. Je prélève aléatoirement quelques matières traitées : la mort biologique, le fait social, face au cadavre, rituels funéraires et croyances, tabou et déni de la mort, la révolution des pratiques, soins palliatifs, thanatopraxie, une démographie en mouvement, du côté des opérateurs funéraires, néo-ritualité et technicisation, de la traçabilité des cendres, dialectique de l’intime et du public.

Laissant la métaphysique aux philosophes, l’auteur réfléchit aux divers critères physiques du décès, puis à la remise en ordre sociale, suivant les analyses durkheimiennes des rites piaculaires pour une recharge énergétique du groupe. Les doubles funérailles indonésiennes et malgaches reficellent aussi les liens sociaux après deuil. Certains pensent même à la symétrie des organisations au-delà et en-deçà de la mort.

Jusqu’au XVIème siècle, l’âme est l’essentiel ! Ensuite, on s’aperçoit mieux que, pas tout à fait volatil,

l'homme a un corps et le cadavre peut-être des droits. Belle leçon pour Rembrandt et maintenant pour David Le Breton dans "La chair à vif" (Paris 1993) ! Corps souffrants, corps violentés, corps mutants, le médecin dit la cause, un peu mieux que le sorcier ou que l'Ovide des "Métamorphoses". On sait désormais conserver sans l'excès de bandelettes des poilus ou des momies. Des spécialistes assurent les soins de présentation, puis tout s'emboîte : le corps dans le linceul, celui-ci dans le cercueil, celui-ci dans la tombe, le cimetière, le mur d'enceinte. L'incinération n'est pas réservée qu'aux déchets hospitaliers. Néanmoins on évite le morcellement du corps en reliquaire, l'ébouillantage des chairs, l'anthropophagie roborative pour les guerriers. En cheminant avec l'auteur, on ne peut qu'apprécier l'aisance et la limpidité de son discours, la solidité de ses démarches et modes d'analyse, l'excellente couverture bibliographique du sujet et le serré de l'argumentation.

Comme les Grecs de Paul Veyne, on en prend et on en laisse des mythes et des rites dits traditionnels. Lisez ces jolies pages de glose (74–76) sur "les funérailles d'antan" de G. Brassens, les corbillards de nos grand-mères et ces protocoles de première classe en "grande pompe" avec coups d'encensoir pour changer les flatulences en odeur de sainteté, habits d'apparat et parfois luxe d'émotions criardes à peine couvertes par les cloches. La Révolution a laïcisé les funérailles, exprimé en brassard noir le deuil inscrit dans un culte du souvenir. Se séparer pour mieux se retrouver, c'est ce que dit Van Gennep dans "Les rites de passage" qui ont valeur d'anxiolytique et de stabilisateur du groupe social. Cette forte synthèse sur les rites aboutit à la question de leur éventuelle régression et à un examen de leur évolution depuis les années 1960.

Le ton est alors à l'effacement de l'eschatologie et des traits morbides. Mais on dit qu'Eros s'agrège à Thanatos, "la vieille" cherchant à devenir clandestine et à ne pas trop affecter le quotidien, sauf en nocturne. Aux données ethnologiques de Thomas notamment, s'ajoute le "cannibalisme marchand" dénoncé par Ziegler, l'anomalie ou la "déviance incurable" dite par Baudrillard et Foucault. On enfile l'idée de déni et l'escamotage de la mort par déritualisation, désocialisation, perte du symbolique. Dans les années 80, qui voient naître le "bien mourir", la fin de vie est l'objet de multiples approches médicales, psychologiques, sociologiques, pragmatiques. Comment agoniser en paix et dans une société où l'on est seul ? Bel avènement pour la médecine palliative et la thanatopraxie, les entreprises de toilette et de transport ! De beaux jours pour les assurances (peut-être pas tout risque) ! On en plaisante, mais l'auteur continue de disséquer très sérieusement le bilan français des crémations (28 % des obsèques en 2007).

Bien chiffrés aussi et excellemment commentés les mouvements démographiques : différentiel des espérances de vie selon les sexes, effet du boum des naissances après guerre, canicules faucheuses, décès en hôpital, en maison de retraite ou sur la voie publique, chute de la mortalité infantile, effet des pasteurisations. Des tableaux présentent l'évolution des causes de décès depuis plus d'un siècle en pondérant tumeurs et accidents

de transport, Malthusalem et Malthus, médecins en diminution et octogénaires en augmentation. Et s'empilent quatre générations dans la même famille, sauf jeunes morts en moto et mamies cardiaques.

Mais au total, souffle "un doux vent de sédatif" (167). Les pratiques se normalisent avec les mobilisations associatives. Le marché funéraire se régule grâce aux vertus des lois étatiques et du marché capitaliste. Beaux catalogues, beaux mouiroirs, belle mort entourée d'opérateurs professionnels et de proches. C'est dit scientifiquement sans tambour ni trompette, mais en exposant fort bien l'éthique du mourir, le débat sur l'euthanasie, le respect des sépultures. N'attendons pas d'une sociologue, même émérite, tout le droit thanatologique ni les exemples ethnologiques, ni les dispositifs techniques du marché funéraire. Elle dit ce qu'il faut sur les morts du sida, les oraisons funèbres et les épitaphes.

J'ai l'impression d'être le mélomane bavard qui explique trop ce qu'on entendra bien mieux en écoutant la musique de Clavandier. Avant qu'on m'envoie au funérarium, j'aurai eu au moins la chance de savoir les meilleures voies pour y aller et de m'être rempli la panse de la cervelle de Clavandier. Mardi-gras avant mercredi des cendres ! A chacun sa technique pour exorciser l'abjection !

Ah, c'est du bel ouvrage ! Ni manuel technique de travail de deuil à la mode psychanalytique, ni apologie de la crémation pour ceux qui souhaitent revenir au plus vite en poussière, ni exaspération de l'horreur du cannibalisme pour des membres de notre société dite de consommation, ce livre est une remarquable monographie, documentée, profondément pensée de ce que nos gênes et nos terreurs ne nous faisaient traiter que dans les cycles de retraite de Saint Ignace ou de la Sécurité Sociale. L'auteur ne cherche pas à clamer le poids de nos misères ou nos aspirations à un au-delà fantasmé. Rien sur les traitements archaïques du corps, ni sur la tête du Baptiseur offerte à son père par Salomé ! Point d'évocation du déni de la mort dans l'audace d'un contre-pouvoir terroriste ! Point de fœtus dans le formol, ni de délicieuse histoire pour pimenter un déjeuner morose, mais seulement de la lucidité, de la précision, des preuves et de l'ataraxie ! Ah ! La sérénité des cimetières, comparée aux véhémences qui agitent nos trous de vie ! Reste la phobie de la mort dans le crâne des vifs, déjà fort bien dite il y a une trentaine d'années par un négrologue, L.-V. Thomas, qui s'était mu en nécrologue. Après son "Anthropologie de la mort" (Paris 1975), il avait clamé le pouvoir de la mort, le pouvoir sur la mort, le pouvoir de mort qu'a le Pouvoir. Il avait écrit sur la mort des civilisations et les civilisations de la mort. Il avait souligné le déni de la mort tout en énonçant dans "Le cadavre" (Bruxelles 1980) les décompositions du langage dans les silences et cris des funérailles. G. Clavandier est de sa trempe. Parmi les discours inflationnistes sur la mort, ceux de qualité se décèlent à leur degré de systématisation après exploitation critique de matériaux divers et solides, mais aussi à leur démonstration progressive produisant une forte concaténation des données et proposant les terrains à investir.

Claude Rivière